

On dit bien mais  
on a beau dire.

L. VANNIER

Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal. NIETZSCHE

Jueves, 31 de Diciembre de 1964

N.º 8

## HOMENAJE

Y lo mas serio posible al joven Antonio M.<sup>a</sup> Tomás y sus compañeros.

«Por sus obras los conoceréis». Y es por ellas, que les queremos dedicar desde el otro extremo de la isla nuestro máximo entusiasmo y admiración por su labor.

No lo sabíamos.

Vivimos un poco condenados voluntariamente en un destierro que probablemente nos embrutece.

Pero, ante lo que intentan llevar a cabo este grupo de jóvenes, con su teatro experimental que es el que no les salga rabo en un importantísimo aspecto de la cultura a los mallorquines, no podemos menos de simpatizar con ellos a quienes, (dicho sea de paso y salvamos todas las posibles cobas por amistad) no conocemos ni uno personalmente.

Buen trabajo.

¡Maravilloso y desesperante!, ¿verdad?

Bien, en este vacío reside su mayor grandiosidad, como en todos los primeros sermones de los profetas.

La razón y la luz está de vuestra parte y en consecuencia tenéis derecho a todos los desprecios.

Hay un mundo ya perdido para siempre en un mar de coca-cola y un horizonte de televisores y balones.

Dejadlos.

Llevan en si y alimentan con gusto el germen de la nada. Y en el fondo, quizá sea una suerte que la mayoría de la humanidad solo sirva para abonar la tierra.

El día que en la plaza pública se discuta la historia de Vasco o el porqué no llegó Godot, habremos vuelto todos a las carretas, a menos que —y es seguro— se hayan abierto nuevos espacios del espíritu ahora todavía faltos de palabras.

A los rezagados dejadlos rezagados a su negativa suerte, la suerte de no acabar por comprender, ni un libro, ni un espectáculo, ni un verso.

Si amáis, continuad. No estáis solos; basta cruzar algunos ríos para daros cuenta que el eje sobre el cual la humanidad avanza desprendiéndose de pasados campesinos, está en vuestras o parecidas manos.

El aplauso... quizá, si no es del necio.

Para vuestra próxima pieza avisadnos y anunciadla además a media página, añadiendo: «Sabemos que sólo hay en Palma cincuenta personas capaces de comprender esta obra, pero las esperamos», y llegarán.

Los demás que se queden. Que se queden en zapatillas a rumiar sus pastos fáciles, poco a poco ya ni éstos podrán digerir, y acabarán como grandes corderos de un adviento sin matices, no dándose cuenta más que del día y la noche, del frío y el miedo..., de no ser, de no vivir, de no entender casi nada a su alrededor.

TOMEU PONS

P. S. Además nuestra Redacció use sentiría feliz si en reconocimiento a vuestro trabajo os dignarais asistir a un cocktail que daremos en vuestro honor el día que querais.

## ES «SU» PERIODICO

Hablando en serio, empezamos estas cuatro páginas porque desde «Santany» nos pidieron para su periódico una Sección Cala d'Or.

Consideramos que por el modesto precio de la suscripción adquirir el derecho de expresar sus ideas (todos tienen de vez en cuando alguna) podía ser divertido y lo es.

Hacemos hincapié en que este digamos quincenal (no tomamos muy en consideración las fechas de salida) está a la disposición de todos los suscriptores para expresar toda clase de majaderías, sensateces o contraopiniones que se les ocurran. Es «su» no el «nuestro».



En estas columnas firman:

TOMEU PONS: «Homenaje», pág. 1. «Museo del oro», pág. 3.

CLAUDE DE HEECKEREN: «Rouge rose rouge», pág. 1.

GEORGES D'ANTHES: «Pléonasmes (II)», pág. 2.

JAIME PORCEL: «Poseidón 1964», pág. 2.

FRANQUINET: «La golondrina», pág. 3.

GERARDO PUIG: «Tokyo no importa», pág. 4.

GRACIL: «Presentación», pág. 4.

## Rouge Rose Rouge

«My love is like a red rose,  
my love is like the melody...»

Robert Burns

Mon bel amour est rose, une rose vermeille  
Qui rougit doucement aux caresses de Juin;  
Mon bel amour est l'air, la romance un peu vieille  
Que chantonne en cadence un frêle clavecin.

Aussi belle sois-tu, vierge rose charnelle,  
Tu ne surpasses pas l'ardeur de mon amour;  
Il peut fondre aux sommets toute neige éternelle,  
Faire éclater le roc à sa chaleur de four.

Ou transformer la mer en un désert de sable.  
Mais ce soleil d'enfer pour toi n'est que fraîcheur.  
Mon amour te veut source et, source intarissable,  
Jusqu'à la fin des temps tu seras dans mon coeur.

Que le Seigneur te garde, ô mon unique rose,  
Que le Seigneur te garde, ô ma rose de sang!  
Car mon amour t'attend comme son bien, sa chose.  
Et je suis toujours là lorsqu'on me croit absent.

CLAUDE DE HESCKEREN



# PLEONASMES (II)

«J'ai un peu l'impression, nous écrit une de nos tantes, lectrice attentive que le NIHILISME habite un peu trop les cerveaux de TOUS ceux qui écrivent dans le CALA D'OR. Ne pas suivre les chemins battus est très louable; mais rejeter en bloc TOUT est abusif».

«Nihil» signifiant très exactement «rien», le nihilisme, en tant que doctrine philosophique, se frappe lui-même d'exclusive.

Et nous ne croyons pas que le nihiliste absolu, indifférent définitif à tout et à soi-même existe autrement qu'à l'état minéral: si le banqueroutier frauduleux, cocu, sourd, hépatique, impuissant, exémeux incurable se suicide, il soignera quand même sa sortie, poussé par une dernière vanité qui est «quelque chose»; s'il vit, c'est que la vue d'un siége enfermé se gratant, la saveur d'un cachou, la fréquentation des pissotières ne sont pas «rien»...

Quant à nous, comblés par la Nature de cinq sens, d'un sixième dont nos compagnes veulent bien se déclarer satisfaites et même d'un septième si l'on compte celui du ridicule, nous avons tant de joies quotidiennes, à longueur d'années, que, ne pouvant les citer toutes, nous ne savons pas lesquelles souligner.

Disons au hasard que nous adorons le printemps, l'été, l'automne pour la couleur des feuilles mortes et du ventre de la bécasse, et même l'hiver parce que son destin le conduit sans faillir au solstice de juin; l'odeur de la forêt sous l'arc-en-ciel ou d'un corps de fille apaisée; le parfum des fleurs et celui d'une aisselle; le vin, les bourgeons, les fromages, les femmes honnêtes —et qui ne s'en cachent pas—, les honnêtes putains, les truands —et, plus généralement, les hommes dont on trouve, sans le chercher, le regard— le dialogue avec le frère puiné dans «Le Retour de l'enfant prodigue», «Pour faire le portrait d'un oiseau», «Jésus que ma joie demeure», le langage de l'eau caressant les cailloux, et

Vous vous dites, ma chère tante, curieuse de connaître nos commentaires à propos d'un certain voyage en Amérique du Sud.

Nous sommes désolés de vous décevoir mais le CALA D'OR ne comporte pas de rubrique «cirque», les gens du voyage, clowns, montreurs de chiens savants et autres illusionnistes ne venant pas à Palma en tournée. Ce que nous regrettons, croyez-le bien, car nous goûtons fort bateleurs et charlatans quand leurs talents sont maintenus dans les limites de velours rouge d'une arène pacifique.



Le CALA D'OR et son équipe ne font pas de politique et refusent d'être parqués à gauche ou à droite (selon l'absurde terminologie d'usage).

Néanmoins, par le seul fait de lire la presse ou d'écouter la radio, l'homme de l'âge atomique, aussi apolitique soit-il (ou s'impose-t-il d'être), réagit pour ou contre les propagandes officielles: il fait de la politique sans le savoir comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. Comment, au demeurant, pourrait-il, même à Cala d'Or, se désintéresser totalement du sort de la planète, bien que celui-ci ne dépende pas de lui mais des quelques seigneurs qui commandent à la guerre et à la paix?

«Voilà, dira probablement le bourgeois éclairé, social et socialiste en pantoufles, qui pue dangereusement la «droite» nourrie des bobards de Drumont, Bernard Fay et Heidegger!... Ne sommes-nous pas en DEMOCRATIE...?».

Reconnaissons que se soupçonner ou cette certitude firent longtemps partie de la propagande «de droite».

Aujourd'hui «la gauche» les partage ainsi qu'en témoigne un article de Jean-Jacques Servan-Schreiber dans l'EXPRESS du 20 octobre 1964 où cet éminent journaliste écrit:

«Les nouveaux barons, les nouveaux ducs autonomes, séparatistes, hors de toute loi, sont aujourd'hui, en Occident, les maîtres de la finance et de l'industrie. Les parlements, quand ils existent sont mis par eux en coupe réglée. Ils s'en servent comme d'un autre champ de bataille pour leurs rivalités. Le vieil instrument de progrès, le parlementarisme, est en ruine. Il n'est plus qu'un trompe-l'oeil et devient un mensonge.»

Alors? Où en sommes-nous?

J'ai autrefois contribué à dénouer la crise familiale où se débattaient des gens qui me touchaient de près en leur conseillant de se pénétrer, par l'usage du Petit Larousse, du sens exact des substantifs. Dans leur cas; père, mère, fils, époux.

Si nous appliquons cette in-

faillible méthode à nos tabous, nous lisons:

DEMOCRATIE n. f. Gouvernement où le peuple exerce la souveraineté.

Bravo! Cent fois bravo!

Que l'ivrogne du village possède, dans l'exercice de cette souveraineté, les mêmes droits que le maître d'école; que la voix de Jean Rostand pèse dans l'urne un poids identique à celle de la chaisière, satisfait chez moi un goût du burlesque que je n'essaierai pas de faire partager à une abeille ou à une fourmi.

Ergo, admettons!

Mais qui prétendra par exemple que le Tommy qui pourrissait dans les Flandres, en 1917, avait décidé l'envoi par l'Angleterre, à travers la Suède, à l'Allemagne affamée, du blé qui prolongea d'un an la tuerie?

Comment se fait-il, si la démocratie est la plus noble conquête de l'homme avant le cochon d'Inde, que cette forme de gouvernement se fasse hara kiri aux heures graves, et que des pouvoirs dictatoriaux soient alors remis à un seul?

Nul ne niera, à l'exception des marchands de canons et des militaires de carrière, que

la guerre ne soit l'aventure la plus troublante qui puisse survenir à un peuple. Celle où, plus qu'ailleurs il a le droit d'exiger qu'on lui demande son avis puisqu'en définitive c'est lui qui prendra la mitraille dans les tripes.

Comment se fait-il alors que la République Française —qui nettoya l'Europe de la tyrannie au cri de «La liberté ou la mort»— ait pu déclarer la guerre à l'Allemagne, en 1939, sans consulter les représentants du peuple-roi?

Comment se fait-il qu'aux Etats-Unis, flambeaux de la Démocratie moderne, l'épouvantable geste qui déclancherait la guerre atomique soit confié à l'index d'un seul homme?

Le Petit Larousse est à refaire, les étymologies à revoir. Sinon, qu'on appelle les choses par leur nom.



Dans un régime totalitaire, Russie soviétique, Allemagne hitlérienne, Italie fasciste, la presse est entre les mains de l'Etat. Le peuple absorbe la drogue dictée par M.M. Staline, Hitler et Mussolini (nous faisons de l'Histoire et non de la politique).

Dans un pays démocrate, la presse est libre. C'est-à-dire

qu'elle est entre les mains de groupes financiers, de trusts, de monopoles publicitaires. Le peuple absorbe la drogue dictée par ces barons anonymes.

A l'âge pré-atomique, 1914 ou 1939 par exemple, la censure fut établie dès la déclaration de guerre (dans le dernier cas, deux ou trois jours avant). La démocratie s'étant suicidée (voir plus haut) le peuple absorba la drogue dictée par les seigneurs de la guerre sans que pussent se faire entendre les voix pacifistes de Jaurès, de Lucien Rebatet ou de Jean Giono.

Les journaux paraissaient avec des blancs que certains remplissaient d'une monumentale paire de ciseaux, l'ironie, dans les pays latins, ne perdant jamais complètement ses droits; et il arrivait même à la censure de faire sourire.

Je me rappelle notamment un numéro du PETIT PARISIEN du 4 ou 5 septembre où l'éditorial d'un journaliste alors illustre avait été entièrement coupé, du titre à l'avant-dernière phrase.

Il se terminait (et je vais en faire autant) sur ces mots que la censure avait respectés:

«Il fallait que ces choses-là fussent dites!»

Georges d'Anthès

## POSEIDON 1964

«Y dijo Dios: Produzcan las aguas reptil de anima viviente...».  
(Génesis, I, 20)

Pese a nuestra ceguera, lo cierto es que existía desde antiguo documentación abundante.

Ya una narración griega cuenta la extraña historia de amor entre un delfín y un efebo: Junto al estadio de los Iasios fue el encuentro. «El adolescente se aproximó al principio a él con ansiedad y terror; poco a poco se fue habituando y comenzó a sentir por el pez una especie de interés amistoso y una viva inclinación. Ambos comenzaron a jugar uno con el otro. Unas veces nadaban juntos en desafío, otras subía el muchacho al dorso del delfín, como un jinete en su caballo, dejándose llevar con orgullo del natatorio amante lo que constituía para indígenas y extraños un espectáculo... Pero no duró mucho esta amistad ya que este amor recíproco provocó la envidia de los dioses...». Por accidente un día la aleta dorsal del delfín hirió al muchacho en el ombligo «desgarrando algunas venas, corrió la sangre a raudales y el muchacho murió... Lo notó el delfín por el mayor peso de su carga... y no quiso sobrevivir a su amado... cruzó las olas y se arrojó sobre la arena con el cadáver sobre el lomo. Y allí quedaron ambos, muerto el uno, el otro agonizante».

Más tarde Plinio, en su Naturalis Harbour. Se ha convertido en favorito «bajo el reinado del divino Augusto, un animal de esta especie que moraba en el Mar Lucrínico, amaba muy tierna y extraordinariamente al hijo de un pobre hombre que, desde las Bayanas, iba a la escuela de Puteoli. A la hora del mediodía, se quedaba éste allí mismo, le llamaba con el nombre de

Simón y le hacía acercarse, siempre hacia él, con pequeños pedazos de pan que llevaba consigo para este fin. Me avergonzaría de contar esta historia si no se encontrara relatada en los escritos de un mecenas, Fabianus, Flavius Alfius y de muchos otros. A cualquier hora del día, sólo con que el niño lo llamara, acudía él presuroso, con la mayor celeridad de sus aletas, desde las profundidades, por muy apartado y oculto que se encontrara, y se le acercaba, comía en su mano y le ofrecía su dorso para que se sentara sobre él, después de esconder las puntas espinosas de sus aletas, recogíendolas como en un estuche. Tan pronto como el niño estaba aposentado lo llevaba a través del ancho mar hasta Puteoli, a la escuela, y de la misma forma le conducía al regreso, y esto durante muchos años. Cuando finalmente muriera el niño de una enfermedad, volvía siempre al lugar acostumbrado, se entristecía, se lamentaba plañideramente, y murió por último él mismo, sin duda de nostalgia...».

Demoremos un rato la sonrisa.

El año 1955 todos los periódicos del mundo se hicieron eco de lo publicado, con abundante documentación fotográfica, por un colega de Hokinaga Harbour (Nueva Zelanda): «...Opo el alegre y amable delfín de Nueva Zelanda) juguetea con absoluta libertad en las aguas de la orilla de Hokinaga Historia (Liber IX) relata también que de todos los bañistas y en alegre compañero de juego de los niños. Es tan confiado y tan digno de confianza, que incluso deja que los niños cabalguen sobre su lomo.» Junto al artículo una

(continúa a la pág. 3)





# POSEIDON 1964 (sigue)

foto magnífica de Janet Knuckey con el siguiente pie: «El delfín Opo se deja acariciar por los bañistas.»

Y en estas mismas páginas de Cala D'Or se ha hablado ya de aquel, casi humano, compañero de Opo, neozelandés también, conocido por los marinos con el nombre de Pelorus Jack.

Hasta aquí anécdotas, viejas anécdotas, pero que tienen una rabiosa actualidad colocándolas sobre el trasfondo científico que las avala.

Desde hace algunos años, en efecto, se ha descubierto algo que representa un fiero golpe a nuestro orgullo de reyes del Universo: El cerebro del hombre no es el mejor dotado, morfológicamente, por la naturaleza. Nuestro cerebro, sede soberbia de la inteligencia, es en todo inferior al de ciertos cetáceos dentados entre los que se encuentran los delfines. Su peso en relación con el peso del cuerpo, su grado de centralización, el grado de temporalización, su riqueza en circunvoluciones, el cociente de la longitud de hipotalama, longitud del cerebro, todos cuantos factores, en suma, se han estimado hasta hoy como pruebas físicas de la supremacía intelectual del hombre presentan un saldo favorable al delfín.

Este grado de temporalización citado, ese ángulo que uniendo el «foramen de Monroe» con el polo frontal por una parte y el polo temporal por otra, ese ángulo, digo, que va en disminución desde los mamíferos inferiores a los superiores, que hasta anteayer sirvió de módulo y medida para la valoración psíquica, hasta el punto de ser llamado ángulo de la inteligencia, ese ángulo que mide 120 grados en un conejo, 80 en un perro, 60 en un mono y 40 en un hombre, ¡mide 30 grados escasos en un delfín!

Y no es eso todo. En los laboratorios de Tallahassee (Florida), donde se estudian desde hace algunos años esas sorprendentes criaturas, se ha demostrado no solo que los delfines se comunican entre sí, sino que son capaces de aprender el lenguaje humano. Carecen de laringe, de cuerdas vocales, y no obstante, en un esfuerzo que no somos ni siquiera capaces de imaginar, han sabido analizar los sonidos que el hombre emite para acabar ellos mismos emitiendo los productos finales de este análisis en forma de sonidos.

El director de estos estudios, John C. Lilly, que ha publicado varios libros dando cuenta de sus descubrimientos, escribe alucinado: «Nos sentimos ante la presencia de «Alguna cosa» o de «Alguien» que está al otro lado de una barrera traslúcida y que hasta ahora no habíamos divisado».

Y Arthur Clarke, —que en 1945, cuando casi nadie hablaba de satélites artificiales, intuyó y describió el funcionamiento de los satélites de comunicaciones tipo «Relay»— en su reciente obra «Perfil del futuro», profetiza para 1970, junto al aterrizaje en la luna y los cohetes nucleares, el descubrimiento del lenguaje de los cetáceos.

Estamos en el umbral de algo estremecedor. El profesor Rof Carballo, que estudia en la «Revista de Occidente» —en una novela inteligentísima— el tema que nos ocupa, pone el dedo en la llaga al señalar que la importancia trascendental de ese posible diálogo con el delfín está más que en su resultado en ese primer paso, esa apertura de nuestra mente a hipótesis que hace muy pocos años solo habrían tenido cabida en vergonzantes literaturas para adolescentes. «Toda idea nueva —nos dice— todo descubrimiento, supone una sacudida violenta en las creencias básicas del hombre. Esta sacudida es necesaria para que la nueva verdad franquee el umbral, por lo general elevadísimo, tras el que se abriga la inercia de la mente... Y termina: «Los delfines son quizá el primer albor confuso de una etapa en la cultura de Occidente que hasta ahora no éramos ni siquiera capaces de sentir».

Yo quiero ir más allá. A mí no me atan responsabilidades de cátedra, profesionales, ni de ninguna especie. Quiero apurar un poco más este tema que estimo enormemente sugestivo.

Mis amigos delfines. Tenemos que admitir que, morfológicamente por lo menos, estáis mejor dotados que nosotros para albergar todas las facultades que tienen su cabida y su sede en el cerebro. No podemos medirlos. Nosotros podemos solo medir lo externo, obviamente lo susceptible de medida, lo que nos es semejante; entender solamente los lenguajes de los que poseemos la clave. Pero solo por indicios y conclusiones de una lógica que sólo es lógica para nuestro módulo, podemos deducir que cuando un perro aulla no está entonando la oda de un Homero perruno, transmitida por tradición «oral» desde hace cien mil años.

Hay un misterio, pues, que no se nos alcanza en este cerebro de delfín que una primaria lógica nos dice que es excesivamente perfecto para estar vacío.

Pero, ¿por qué vacío? Tal vez es éste el salto, la apertura de mente, que falta en esta historia.

¿Por qué no, atlántica y lejana, más antigua que el hombre, desde aquel eoceno superior, hace 30 millones de años, en que aparecen los cetáceos dentados, no hay junto a la nuestra una especie animal pensante, inteligente?

¿Por qué no imaginar que no vivimos solos en este mundo? Que junto a nuestra civilización tecnológica de mamíferos con el pulgar prensil, tienen cabida otras civilizaciones. Una civilización de delfines, ¿por qué no? Esencialmente distinta en todo a la que nosotros entendemos por civilización misma, pero en la que puede caber una elevación de espíritu superior

a la nuestra. Solo por analogía y a falta de otra empleo la palabra civilización. Dedebría decir tal vez culminación de un proceso evolutivo consciente en unos seres que han buscado su perfección por caminos distintos a los nuestros. En los millones de años de nuestra evolución pasada y ante los posibles millones de años de nuestra evolución futura, no estamos, quizá, sino en camino de un estadio de perfección para llegar al cual sea necesario deshacernos, como de un lastre, de todas nuestras conquistas tecnológicas.

Pensemos solamente que nuestra evolución material y técnica en veinte siglos ha sido gigantesca, que en los últimos años ha ido en proporción geométrica hasta el extremo de no verle fronteras a nuestra expansión posible, y al mismo tiempo, paralelamente, que en el puro ámbito del espíritu va muy poco camino de Platón o Aristóteles a Heidegger o Kant.

¿Por qué, pues, ha de repugnarnos la posible existencia de unos seres que a falta de un pulgar que polarice su progreso hacia lo materialmente útil, lo encamine a la naturaleza —ensanchando su cerebro, su mente— a regiones de un progreso mejor? Unos seres que hubiesen alcanzado las metas últimas de esa lucha por la felicidad, que es toda vida. Superado el pecado, superado la barrera tremenda que se alza ante todos los logros: el temor a la muerte. Y hubiesen llevado a la sencilla práctica de lo usual lo que —cristianismo, comunismo teórico, budismo— llamamos para siempre Utopías.

Porque en el fondo de nuestras utopías hay siempre un añorado eterno regreso a la naturaleza. Y es quizás

un oscuro rencor lo que, en definitiva, nos impide admitir que una... sigámosle llamando civilización de esta especie pueda convivir con la nuestra.

Y porque si fuera cierto, si apurándolo todo fuésemos observados en vez de observadores, no podría cabernos ninguna duda de que somos despreciados también. Nuestras pequeñas miserias cotidianas, nuestras pequeñas grandes guerras frías o calientes, vistas a salto de delfín consciente no me negaréis que son del todo despreciables.

JAIME PORCEL

ENVIO

Tomeu:

Este escrito tiene dos claves.

Una, estas palabras de Plinio: «Me avergonzaría contar esta historia...» etcétera.

La otra, en la leyenda griega: «No duró mucho esta amistad... Provocó la envidia de los dioses...».

Espero sepas interpretarlas, aunque quizás, para ello, sea necesario un último ruego. Es éste: Te pido que el «CALA D'OR» sea el primer periódico editado —una vez por lo menos— para seres distintos a la bizarra especie a que pertenecemos. Si se publica mi artículo te ruego —vivo lejos del mar— este pequeño rito. Una botella con estas páginas (lo hacen así los naufragos; es lo clásico)... pero esta vez un lastre... y al fondo del mar, frente a nuestro terreno.

Tal vez alguna noche un coro de sirenas...

J. P.

## MUSEO DEL ORO

«Parfois les oeuvres mineures suggèrent de grands styles disparus ou possibles et nous découvrons dans leur succession, par des glissements ignorés jusqu'ici la vie continue de formes qui surgissaient du passé comme des apparitions».

«Les voix du Silence» André Malraux.

En el Museo del Oro en Bogotá, existe el suficiente oro (más de 7.000 piezas) para demostrar, que así como los mejicanos sobresalieron por sus estatuas y sus jades, el Yucatán por sus relieves y arquitectura, y el Perú por su arte textil y cerámica, los colombianos se llevan la palma de la orfebrería en la América prehispánica.

Y esto teniendo en cuenta que durante más de un siglo los saquearon a conciencia, pues la sed de oro de los conquistadores es legendaria. Basta una macabra y épica noche para ponerla de relieve: Están los hombres de Ayora en tierras del cacique Pocorosa han destruido el poblado y saquean el templo, templo que probablemente no era sino un bohío más grande que los otros de

recia arconadura y paredes de cujes o yaguas con techo de guano. Los ídolos son sacados al exterior y fundidos (en el crisol que junto con la cruz no faltaba en ninguna de las expediciones) para pasar al inmediato reparto. Desesperado Pocorosa, eran sus dioses de siempre, los que le habían protegido sus cosechas y ayudado en las batallas, contraataca a los españoles, los vence, empala a ochenta prisioneros y les vierte todavía vivos el oro que estaban derritiendo, en la boca mientras exclama: «Hartaos ¡¡Hartaos de oro!!

Esto ocurrían en el Istmo, pero al lado, en Tierra Firme (Norte de Colombia) tampoco se andaban con remilgos por las mismas épocas. En Cipacua, Heredia se hace con un puerco espin en oro de 75 Kgs. y en Carnapacua recoge ocho patos sagrados en oro que le producen la suma de 40.000 ducados. Si hemos de creer a Lucas Fernández Piedrahita en su «Historia General de las conquistas en el Nuevo Reino de Granada» dice: «Las cargas de oro y joyas que por todas partes se recogieron en el pa-

(sigue a la pág. 4)

## LA GOLONDRINA

Llegó ya, al fin, la golondrina, un día después de la primavera. Ahora, dos primaveras. Llegó a Cala d'Or, después de un invierno nórdico, a calentar sus alas bajo el sol del Mediterráneo. Estas alas tan frías, estas alas tan eternas, las alas de la juventud.

Y encontraste el mar, tu casa tan soñada y suspirada, y los amigos de siempre. Tu piel, tan blanca como tu alma, revive ahora después del frío tenebroso.

Ahora, irás a bañarte, a ver los toros, a gritar tu alegría —o tristeza— de vivir. Cada uno tiene su destino. Tú el tuyo, yo el mío.

Quizás te encontrarás, una vez más, con el hombre que soñaste, que fue, posiblemente, tu primero amor, o que no lo fue nunca. Destino, destino.

Todos te miran. El sol también, el sol que en el día te acaricia, y, a la noche, las estrellas que brillan en el cielo, son el diadema más rico para tu frente, para tu pelo, para tu belleza. En una palabra, para ti.

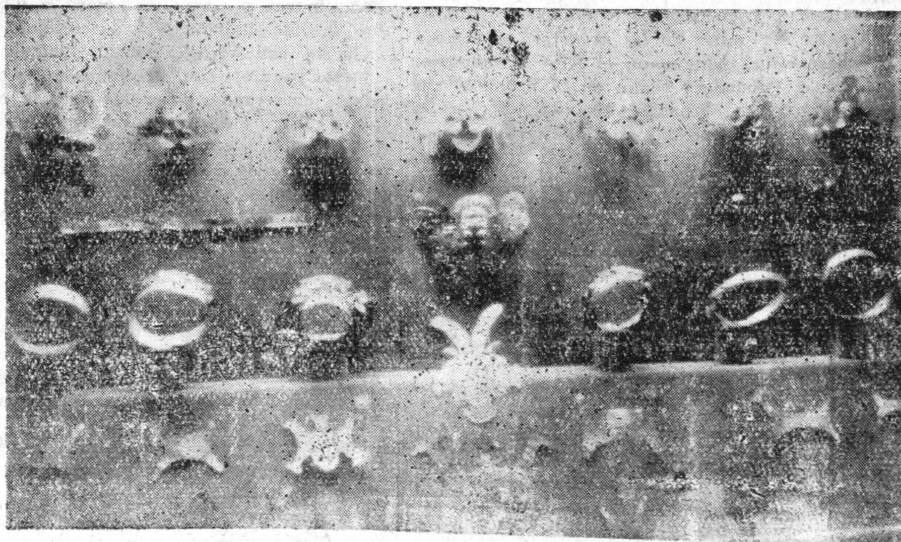
Las otras golondrinas te recibieron con afecto. Tantas, para una. ¡Qué sueño grande, maravilloso, inolvidable!

Sí, en el mundo de hoy, hay todavía sueños, personas y almas.

Y tú, tú, tú.

Golondrina, tú, María.

FRANQUINET





# TOKYO NO IMPORTA

Lo que importa es el cargo.

Y después esos pobres hombres de buena fe, pese a todo atléticos, cargados de músculos y sanas intenciones, pero con la mala suerte de no haberse dedicado al fútbol.

La culpa de la escasez de medallas no es suya.

Nótese que son nuestros mejores. Cada uno de ellos más fuerte y resistente que diez de los que se quedaron y los critican.

Hicimos el ridículo. Puede, pero no ellos, España.

Sobre sus espaldas no estaba más que lo posible, que realizaron según sus medios.

Lo grave es que eran nuestra quintaesencia física, suma y resumen seleccionado de todos los españoles. Resultado de una raza, de una educación y ambiente que somos todos nosotros. Puede que alguien se atreva a pensar exactamente lo que somos.

Creemos que la céniza puede repararse a domicilio, casa por casa. (Pero es que yo no practico el deporte. De acuerdo, pero posiblemente porque antes de los cien metros de lo que fuese rebentaría.) Y desde luego un cargamento especial a las oficinas de la Federación Nacional de Deportes, esa especie de organismo para el fomento de la banca de pantorrillas dedicadas al fútbol, felizmente.

Ahora bien.

¿Es lamentable? Consideramos que no.

Mejor todavía, creemos que es un honor y desde luego una lección.

Porque, a que viene meter en un stadium a un pueblo de místicos o cuando menos guerreros, con mayúscula, que somos nosotros?

Ya estamos lo suficiente civilizados y hay en nuestras venas la suficiente

hidalguía y renta nacional para poder pagar, como los antiguos patricios, el casi circo de los toros o los mercenarios de nuestro fútbol.

A cada uno lo mismo que a cada nación lo suyo.

¿Porqué desperdiciar tiempo y dinero entrenando correr hombres como galgos, si además sobre ellos no se pueden hacer quinielas?

Dios nos ha privilegiado con un sentimiento balonístico sin precedentes en el mundo. Podemos hablar horas, llenar páginas y más páginas de nuestros periódicos haciendo caracolear nuestra inteligencia, como veinte millones de pitagóricos, alrededor de una esfera. Dejemos entonces de tentar a la Providencia con la práctica de otros innobles deportes.

Las Olimpiadas son de épocas salvajes, el siglo veinte pertenece a la esfera de cuero y a la televisión. Porque donde hallar un «Algo» tan maravilloso, una panacea tan fenomenal capaz de sustituir, de concretizar, mejor, en el hombre toda preocupación política, religiosa, social, y hasta económica. Olímpica síntesis de todas las carreras, maratones y zambullidas intelectivas.

No hubo medalla porque nos merecemos una bandeja.

Gerardo PUIG

Un podrido poeta que de vez en cuando pasea su sombra por nuestra redacción al leer este artículo hizo el siguiente comentario: Y la extraordinaria solución antropológica que darán esta gente para cuando dentro de cien años se busque de nuevo seriamente que hubo entre el antropomitecus y el hombre.

# PRESENTACION

«Algo se mueve» (EINSTEIN)... siempre en cada cosa y en cada tiempo.

Si conocierais a mi amigo X convendría en que sin tener personalidad, es muy personal. Una muestra: os escribo por el para traslados su simpatía intrasferible.

¿Porqué me eligió a mí? ¡Imponderables! Ni soy académico de la Real, ni tengo vocación de brujo para asistir al próximo aquelarre, ni se reir metafísicamente. Y cuando me parece respirar mejor ante Cala d'Or lo atribuyo a un «desacorde arbitrario entre mis acto-sentimientos» o a una extraña asociación de ideas —basta de aborigene—: Cala d'Or— suecas.

De todos modos pido perdón por mi presencia y que quede entre nosotros, entre paréntesis y entre líneas. ¿Cómo llevaros mi adhesión?

Os hablaré de X? ¿Diré de la Cala?

Esa parece la cadena dictada por los usos sociales al que presenta. Pero si pensáis que el fondo vital de X, su íntimo ser es (como el de todo hombre) incommunicable y personalísimo, que mi conocimiento de la Cala peca de innaduro. Y que todo ello está envuelto por mis torpes palabras... no es enigma el cinco? ¡Oh Esfinge liberadora!

Posible solución: ¿Y si voy a vuestra isla? A recibir con «gin» la lechona dorada en las viejas rocas agrietadas. A gritar nuestra libertad contra las tempestades. A traspasar como vuestros pinos el latido de la tierra, asimilar costumbres y mentalidades cosmopolitas. Testificar la mutación del pedregoso camino y del olivo, en lava de cemento y «snacks»... Y después creéis que podría marchar? —aunque no se porqué demonios habría de marchar—.

Si mi amigo X me pide que os presente, mi deber será presentaros. Pero yo prefiero pasar de largo.

GRACIL

Por si no llegamos a tiempo con otro número al año 65, vaya este rincón para desear a todos nuestros suscriptores lo de siempre PAZ Y FELICIDAD.

La Redacción

## Museo del oro

(sigue)

tio desde las seis de la noche fueron tantas, que a cosa de las nueve en que se acabó el saco, se hizo un montón de oro, que puestos los infantes en torno a él, no se veían los que estaban de fuera y los que se hallaban a caballo apenas se divisaban.

Esto quizá sea exagerado, pero desde que Pizarro cobró el rescate de Cajamarca al Inca Atahualpa, los botines de los españoles ya solo contaban o valía la pena hablar de ellos cuando eran más que los de los hombres; solo por una obsesión, por esta medida se comprende la jugarreta que le gastó Sacresaxigua a Jiménez de Quesada, conquistador de Colombia.

Había llegado esta conquistando toda la meseta de Cundinamarca, había dado muerte al Gran Cacique de Bogotá y tenía prisionero al sucesor, Sacresaxigua. No encontraron mucho oro en aquella tierra bucólica, vencidos que lo tenían escondido en alguna parte. El prisionero ofrece al conquistador a cambio de su libertad llenarle un bóhía (cabaña) hasta donde alcance la mano. Este bóhía bendito ya una vez en Perú por lo que a los vencedores les pareció lo más natural del mundo que se repitiese. Aceptan. Sacresaxigua pide 30 días y que además en el bóhía que irán llenando por cuestiones de superstición, nadie entrase hasta que estuviese repleto. Cada tarde llegan 40 indios con al parecer pesados talegos. Al ruido del oro volcándose en el interior de la cabaña, los españoles danzan, cantan y se lo reparten mentalmente, se calculan 20 Kgs. por barba apartados los quintos del rey, eran 163 hombres.

Al cabo de un mes el bóhía está totalmente vacía. Sacresaxigua había intentado ganar tiempo aunque no pudo escapar. Lo ocurrido fue que de los 40 hombres solo el primero llevaba cargamento los demás a medida que entraban removían el pequeño montón y al salir llevaban una pieza cada uno debajo de la ruana (pequeña manta que llega hasta la cintura con un agujero para la cabeza, aún de hoy en día tan corriente y normal en las calles de Bogotá como la gabardina o el abrigo).

Esta anécdota termina con una bella frase digna de un romano. Sacresaxigua dice que él también ha sido engañado y culpa a sus generales Quiximinaba y Quiximine-

gua, estos son apresados y torturados durante dos días encima de ascuas para que digan donde guardan el oro. El primero de ellos grita por el dolor, el segundo sufre estoicamente en silencio y poco antes de expirar, le dice al otro: «Estuve yo acaso estos dos días en un lecho de rosas»? Sacresaxigua a la semana siguiente corre la misma suerte que sus generales después de haber intentado suicidarse despenándose por Boca de Monte.

Al visitar el Museo del Oro en los sótanos del Banco de la República se siente cierta emoción casi me atrevo a decir religiosa por lo profundamente humana, al ver todos aquellos brazaletes diademas, máscaras, ídolos, tunjos, collares, pendientes, alfileres, pectorales, narigueros que son unas placas de muy diversas formas que se colgaban de la nariz, sobre cuya utilidad o significación hay muchas teorías, según unos eran un símbolo del «suplicio del silencio» hay quien dice son de carácter sagrado, mientras que para otros, Oviedo, Las Casas y Vargas Machuca, eran debidas al olor agradable que ningún europeo es capaz de percibir y por el que los indígenas conocían donde había que despiden el oro con el cobre, aleación a la que llamaban guanin, tumbaga, o karikuri, según las regiones. Hay también en el Museo, abundancia de «Kesques» nombre chibcha del propulsor o tiradera cuyo uso se extendió en América entre los indios de las praderas, en las Caciceras del Xingui, en el Alto Marañón, en Sigsig (Ecuador) y aún en Méjico donde se designó con el nombre de «Atlate».

Casi todas las piezas del Museo proceden de colecciones particulares las cuales a su vez se formaron por adquisición directa a los nativos quienes las recogieron de las «huacas» o tumbas, pues sabido es que los aborígenes eran enterrados con sus objetos personales, en algunas de ellas se han encontrado hasta diez libras de oro. Existe aún actualmente la profesión de «guaqueiros» campesinos dedicados a la búsqueda de tumbas de sus antepasados.

Atendiendo a su estilo y procedencia se pueden señalar cuatro grandes grupos:

El chibcha, Sábana de Bogotá, Lagunas de Fuenquete, Guatavita y Tosta, hasta el país de los Muzos) los cuales fundían simplemente sobre estructuras de barro, usaron la laminación y pequeños moldes de piedra. No pulimentaban, pese a ello sus piezas tienen un excepcional acabado.

Los del litoral, tayronas y sinues (desde

la Sierra de S. Marta hasta Panamá) de profusa decoración y gran maestría en la filigrana. Influyen mucho sobre América Central.

Los del S. W. calirua y pijao (actual departamento de Nariño) los cuales influenciaron a los Incas. Trabajaban principalmente las láminas recortadas y repujadas en las que encierran los pueblos de la provincia de las Es. Algunos casos soldaban alambre o empleaban los mismos recortes como decoración.

Y finalmente los quimbayas (Valle del Cauca y Hoya del Quindío) de una orfebrería de delicada ejecución con relieves en espiral y bandas acordonadas así como un pulimentado perfecto. Son a mi juicio los mejores, no ya por su técnica sino por su espíritu artístico, simple y de una estilización moderna, que solo encuentran un paragon en los famosos alfileres con cabeza de puma labrados en piedra, procedentes de Jamaica cuyos mejores ejemplares están en la colección Batton.

Y ello no significa que fuesen entre estos pueblos los más civilizados, mas bien al contrario. Vivían en estado casi salvaje, gobernados por caciques de poder despótico y cruel, y sacerdotes llamados mohanes. Deformaban por estética el cráneo, así como el rostro por gruesos pendientes, rodajos y narigueros. Muchos de ellos se cubrían la cabeza, brazos y pecho con placa o cinta de oro flexible, tatuándose lo que dejaban descubierta con vivos colores. Quemaban los muertos junto con sus esclavos y esposas vivos, encerrando luego las cenizas en urnas de barro o de oro que enterraban a gran profundidad junto con los enseres del muerto, cubriéndolo luego de piedras y aún placas de oro.

En cuanto a su técnica estos orfebres aborígenes conocieron desde luego casi todos los sistemas de elaboración del oro, la laminación, el enchapado, el repujado, la incrustación intermedia, así como la coloración por sión, la soldadura entre metales iguales o oxidantes vegetales. En algunas piezas aparecen huellas digitales debidas al molde y no como se ha supuesto a una sustancia que hiciera el oro maleable en frío.

Emplearon también la fundición a la cera perdida cuyo procedimiento visto por Fray Bernardino de Sagun y relatado en su «Historia General de las cosas de Nueva España» es resumiendo como sigue:

Se mezcla carbón finísimo con arcilla dándole la forma aproximada del molde y de-

jándose secar varios días al sol, esculpiéndose luego. Se hierve cera mezclada con copal blanco que la pone muy compacta, se filtra y se lamina sobre una piedra lisa con un rodillo de madera. Se extiende la lámina encima del labrado. Sobre la cera se vierte carbón pulverizado y una capa de arcilla, cubierta o concha del molde. Se calienta todo, derritiéndose la cera y saliendo por un canal lateral por el que después se introduce el oro líquido. Una vez solidificada la pieza y extraída del molde, se pule lo mismo las soldaduras si las hicieron con arena gruesa y raspadores de obsidiana o piedra lidiana, terminando con agata, sílex o madera dura.

Estas piezas se han encontrado en abundancia junto a los hornillos y crisoles, y aún actualmente en los pueblos de Reguena y Nata, todavía se usan para las piezas de cerámica y loería.

No siempre, aunque casi siempre, las representaciones fitoformas fueron de carácter votivo entre los precolombianos. Existen totumas que por su tamaño y forma tenían carácter utilitario.

Se guardan también en el Museo algunas piezas de platino, que encontradas por los nativos en estado puro eran labradas a martillo, normalmente en forma de pendientes o narigueros. No dieron a este metal su valor, antes bien parece que lo prosoponieron al oro.

Muchas de las figuras antropomorfas en cerámica fueron decoradas por los Quimbayas con objetos de oro, así como las telas en las que envolvían la cenizas y en algunas ocasiones las momias. Mientras que a veces las piezas de oro se encuentran con incrustaciones de esmeraldas o cristal de roca.

Una colección llamada «Tesoro de los Quimbayas» compuesta por 180 piezas fue regalada por el gobierno de Colombia al Museo Arqueológico de Madrid con motivo del IV Centenario del Descubrimiento de América, y supongo también que las notas históricas que anteceden este artículo. Da gloria ver como la humanidad olvida.

TOMEU PONS

Depósito legal P. M. 380 - 1958  
COPYRIGHT CALA D'OR  
DIRECCION: Tomeu Pons.  
CALA D'OR (Mallorca)